autrement

Owen Martell

Intermède

Extrait de la publication

Intermède

Extrait de la publication

Collection Littératures créée par Henry Dougier

Ouvrage dirigé par Emmanuel Dazin

Ce texte est la version française, revue par l'auteur, du livre paru en langue originale sous le titre *Intermission*.

© 2013 by Owen Martell.

© Éditions Autrement, 2013, pour la présente édition.

www.autrement.com

Extrait de la publication

OWEN MARTELL

Intermède

Roman

Traduit de l'anglais (Pays de Galles) par Robert Davreu

Éditions Autrement **Littératures**

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Pour Hélène

Don't play what's there, play what's not there.
(Ne joue pas ce qui est là, joue ce qui n'est pas là.)

Miles Davis

Extrait de la publication

Extrait de la publication

L’accord Petrouchka
[Harry]

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Impromptu

Il était tard dans la soirée, après le dîner et le coucher de Debby, quand Harry put enfin ouvrir le journal. Près de deux jours entiers s'étaient écoulés depuis l'accident. Il en lisait à présent le compte rendu, plein d'une lugubre excitation. Des fourmillements fiévreux lui parcoururent le corps. L'article était court – relevant davantage de la brève que des nouvelles proprement dites – mais la tristesse des circonstances, et l'idée que l'onde de deuil pourrait s'étendre encore, au-delà du voisinage immédiat, lui donnait un statut plus important qu'un simple fait divers. L'article évoquait même son frère – la chaleur se mua sous sa peau en points gros comme le doigt. On a récemment pu voir M. LaFaro jouer avec le Bill Evans Trio au club Village Vanguard à Greenwich Village, disait-il.

Harry avait vu le défunt, l'avait rencontré, lui avait presque parlé. Ils étaient passés le dimanche pour la séance de l'après-midi, Pat et Debby et lui. Bill les avait présentés après qu'ils

Extrait de la publication

eurent fini. Scotty, j'aimerais que tu fasses la connaissance de mon frère Harry. Salut Harry. Salut Scotty, avait-il eu envie de dire en retour, vous avez été super, avant de se contenter de hocher la tête et de serrer la main du jeune homme.

Scotty maniait sa contrebasse avec une facilité invraisemblable, à la limite de l'arrogance. Cette arrogance n'était cependant pas dirigée vers l'instrument, ni même vers le public qui l'écoutait. C'était davantage un dédain réconfortant pour tout ce qu'il aurait pu jouer, tout ce qui s'évanouissait définitivement dès que le glissement assuré de ses doigts les plaçait là où il avait toujours voulu qu'ils soient. Si Harry ne fut pas capable de l'entendre improviser, par cet après-midi de juin, c'était parce que improviser n'était pas le mot. Il faisait quelque chose d'autre, quelque chose qui n'était pas même audible dans le jeu de Bill.

Et voilà qu'il était mort. Harry pensait aux doigts qu'il avait vus et sentis, grattant et pinçant, brutalement tendres sur le manche de la contrebasse comme ceux d'un fermier aiguillonnant du bétail. Lorsqu'il les prit dans sa propre main, ils semblèrent complètement impossibles à secouer. Il pensa à ces doigts sur le volant, dans les instants qui précédèrent l'accident, à leur prise se relâchant par degrés d'une égale fatalité, tandis que sa concentration, cette façon dont il avait semblé affirmer son être en étant toujours *là*, avait fini par céder. Il se demanda s'il avait une famille, une femme, des enfants, et pensa à Debby, endormie dans la pièce à côté, à la façon dont ses doigts retenaient la forme – l'absence – de son index, longtemps après qu'elle s'était endormie et qu'il

Extrait de la publication

s'était levé, comme pour quitter la pièce, mais incapable encore de détacher son regard d'elle. Et il pensa à Bill, au timbre fragile et flûté. Soudain, il eut peur pour lui.

Harry plia le journal et le posa près de lui, sur la place vide du divan. Pat était dans la cuisine en train de faire la vaisselle du dîner et il lui semblait entendre une couche de savon spongieuse amortir l'impact tandis qu'elle la plaçait sur l'égouttoir.

Il se leva et gagna la petite table du téléphone dans le coin de la pièce. Il souleva le récepteur et composa le numéro de Bill. Il prit la base du téléphone dans sa main et se tint debout face à la fenêtre. Il y eut un reflet fugace de leur père dans la vitre. Portant le récepteur à son oreille, il sentit une contraction dans ses propres doigts. Il laissa le téléphone sonner à l'autre bout pendant une bonne demi-minute, en se demandant combien de temps aurait pu s'écouler avant qu'il ne l'apprenne, s'il n'avait pas vu le journal. Il n'y avait pas de réponse.

*

Il posa le téléphone et entra dans la cuisine, se planta à côté de sa femme, prit un torchon, et une assiette dans l'égouttoir. Il repassa dans sa tête les vingt secondes de sa rencontre avec Scott. Tu te souviens de ce contrebassiste que nous avons vu jouer avec Bill ? Il est mort. Il a eu un accident de voiture. Harry reposa l'assiette, sans l'avoir essuyée. Cela aussi avait

Extrait de la publication

probablement représenté vingt secondes. Pat leva les yeux vers lui.

Il réessaya de téléphoner à Bill et, comme il n'obtenait pas de réponse, partit chercher ses chaussures dans l'entrée. En deux minutes précisément, il se trouva dans la rue.

*

Presque dix heures du soir mais il faisait encore jour. Au bas des marches qui menaient au trottoir, il prit en pleine figure le soleil couchant et ferma brièvement les yeux. Il les rouvrit une fois sur le trottoir et se mit en route, les épaules impérieuses, comme si l'effort qu'il déployait maintenant pourrait être plus tard profitable. Lorsqu'il arriva au bout du pâté de maisons, il passa à la vitesse supérieure et traversa la rue, en même temps que grossissait le chœur des moteurs attendant que les feux passent au vert. Il prit la direction du sud, vers la station de métro, et les premiers souffles d'une brise nocturne se levant de l'Hudson lui parvinrent. Les gaz d'échappement aussi, mouchetés de cuivre. La brise attrapa une boucle de ses cheveux, ces mèches flottantes qui décidaient chaque matin à quel côté de sa raie elles prêtaient allégeance. Elles étaient agitées de petites secousses d'avant en arrière, et il essaya à plusieurs reprises de les aplatir, allant même jusqu'à lécher la paume de sa main.

Il refit le parcours de sa rencontre avec Scott, pensant cette fois au rôle que Bill avait joué, de façon à mieux se préparer à ce qui l'attendait.

Il avait voulu les présenter, pensait Harry. Cela n'avait pas été fait pour la forme ou en vertu d'une quelconque obligation, familiale ou autre. Il y avait eu plein d'autres concerts après lesquels il avait à peine tiré un mot de son frère, encore moins des présentations. C'était donc soit que Bill aimait particulièrement le jeu de Scott et qu'il envisageait une association durable, soit qu'il l'aimait en tant que personne. Dans l'un comme dans l'autre cas, il avait jugé que cela valait la peine de les présenter. Sans doute était-ce à la fois l'un et l'autre – une identité opposée dans la manière de jouer ensemble ; des traits et des tics, des habitudes et des modes musicaux qui se trouvaient mutuellement sur scène, où il importait assez peu que l'un eût été vigoureux et athlétique, par exemple, et que l'autre ne le soit plus du tout, dès lors qu'ils arrivaient, d'une manière ou d'une autre, à l'accord murmuré. Et voilà que l'un d'eux était mort.

On ne les aurait pas mis dans le même sac, ça ne faisait aucun doute. Scott était heureux d'assumer toute l'autorité de sa jeunesse. Bill, trente-deux ans en août et plus âgé de quelques années, avait l'air du partenaire le plus jeune. On aurait dit, en les abordant en aveugle, qu'ils étaient trop différents. Scott était stupéfiant – aussi beau à entendre qu'à voir. Bill, d'un autre côté, eh bien, on l'entendait avancer à tâtons. On sentait qu'il écoutait. On voyait, en tout cas, la façon dont cela le troublait – dans le sens d'un mouvement à l'intérieur plutôt que de l'affliction –, la façon dont il se courbait en deux sur le piano, sa tête touchant presque les notes,

Extrait de la publication

ses doigts semblables à des tiges de saule se laissant traîner dans le courant.

Ensuite vous lui parliez après le concert et il avait envie de se fondre dans le décor. Comme si les endroits où il jouait n'étaient pas déjà mal éclairés ou assez insignifiants. Il n'avait pas envie de parler de la séance ou de vous écouter lui dire que cela vous avait plu. Il n'y avait pas même de sa part la moindre arrogance passive, cette façon dont on ne pouvait s'empêcher d'avoir l'air confus *et* de feindre la confusion quand on sortait de scène et que les gens disaient des choses gentilles.

*

Dans le métro, plongeant son regard vers le tunnel en attente du premier feu de la rame à l'approche, il songea au Holland Tunnel, ouvert l'année de sa naissance, à la façon dont tout ce qui se trouvait de l'autre côté appartenait au Jersey et à l'enfance. La première fois qu'il vit Manhattan depuis l'autoroute. Un long crocodile rusé, paressant dans l'Hudson, avec pour yeux de perle les tours du centre-ville. Des promenades en bus.

Il avait emmené Pat et Debby de ce côté-là peu après leur installation à New York. C'était à la fin de l'été et les endroits où ils avaient vécu, Bill, lui, Harry Senior et Mary, leur semblaient incroyablement verts et spacieux quand ils les avaient comparés – tous les trois ensemble, encourageant Debby à dresser la liste des lieux où *elle* pouvait se souvenir d'avoir vécu – à l'exiguïté

inévitable de leur nouveau logement en ville. Il y avait un cygne en céramique devant la maison sur Hunter Avenue, et une nouvelle voiture également. Dans la maison elle-même les fenêtres avaient été changées.

Ils étaient restés jusqu'au soir et le soleil avait disparu derrière les arbres, exactement comme il l'avait toujours fait. Le changement de lumière annonçait, du moins à ce qu'il avait toujours semblé à Harry, l'arrivée des trains, au point même de vous rendre apte à les entendre ; le gémissement lointain, un appel non seulement du vaste continent américain mais aussi des océans, chant de baleine, bleu et marbré.

Bill était partout cet après-midi-là – dans les arbres auxquels ils avaient grimpé, aux fenêtres de l'étage et dans l'air lui-même où les ballons de football semblaient encore suspendus, lancés depuis le fond du jardin, où aucune barrière ne séparait leur terrain de la rue, jusqu'à tout en haut de la petite levée de terre face à la fenêtre de la cuisine, du temps où il jouait quart-arrière, quand il avait des joues, et des bras et des jambes qui ne donnaient pas l'impression de devoir se casser en deux au premier contact un tant soit peu brutal.

*

Harry fut accueilli par une bourrasque de vent chaud lorsqu'il gravit l'escalier du métro menant à la 86e rue. À chaque pas, tandis qu'il descendait Broadway, il sentit sa chemise tremper de fraîcheur le creux de ses reins. La chaleur semblait l'atteindre

par vagues, relâchant lentement la quantité accumulée au cours de la journée, comme un empoisonneur administrant sa potion à ses victimes. La chaleur du sol, les déperditions des pavés et des immeubles, des cabines téléphoniques et des poubelles empilées sauvagement aux coins des rues. Émanant aussi du réseau tout entier du métro sous ses pieds, présage géothermique d'une vague de chaleur encore plus étouffante. Elle était omniprésente, pensa-t-il ; dans la ville tout entière. Dans le corps de tout un chacun.

Il ralentit le pas mais, ne voulant pas baisser entièrement la garde, essaya en même temps de tenir ses sens en éveil, comme s'il s'attendait à tomber sur son frère, non pas à tel ou tel coin de rue mais à tous. Il voulait se préparer à rencontrer Bill mais se sentait troublé par l'idée qu'il y ait une quelconque nécessité à le faire ; le fait que son arrivée non annoncée serait comprise par tous les deux précisément en ces termes. Il s'était imaginé qu'habiter près de son frère – pour la première fois depuis qu'ils avaient quitté le New Jersey – aurait ressuscité leurs relations antérieures. Les anciennes règles étaient tombées en désuétude, cependant. Celles de leurs parents perduraient, quoique sévèrement affaiblies par les quinze années de décalage – mais, de toute façon, elles n'avaient jamais eu un caractère absolu. Bill et lui n'avaient jamais débarqué l'un chez l'autre ; cela se limitait à pousser la porte de leurs chambres. Et chacun devait maintenant demander à l'autre s'il prenait bien du sucre dans son café.

Extrait de la publication

Lorsqu'il essaya de penser à ce qu'il conviendrait de lui dire quand il le verrait, Harry se retrouvait plutôt à imaginer de quelle façon il pourrait parler de Bill à des inconnus, s'ils venaient à poser des questions. Il insisterait en premier lieu, pensait-il, sur le caractère inaliénable du passé, et la façon dont il avait toujours été là. Pour essayer de masquer le fait qu'il y avait maintenant d'autres gens qui, au jour le jour du moins, le connaissaient mieux. Mais il se laisserait prendre, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, par la célébrité croissante de Bill. Une poignée d'albums déjà et les suffrages de la critique dans *Billboard* et *DownBeat*, qui le voyaient arriver au sommet de son art. Les gens pouvaient l'entraîner à participer lui aussi à ce jeu-là. Ils les associeraient tous les deux, de plus en plus, à cause de leur nom. Vous n'êtes pas parent de *Bill* Evans, je suppose, lanceraient-ils en riant. C'est mon frère, dirait-il, acceptant ainsi ce qu'ils lui offraient. Alors, ils se montreraient soit enthousiastes et, à ce stade, il le savait, il aurait envie de leur rendre intacte cette gloire rapidement acceptée, soit totalement indifférents à tout cela – les concerts à 1 dollar dans les stations de montagne des Catskill, les repas à la table de la cuisine, tout l'album de coupures de journaux du New Jersey –, comme si leur lien avec Bill allait bien au-delà du sien. C'est *mon* frère, aurait-il alors envie de dire, avant de penser que c'était peut-être exactement ce qu'il désirait, après tout – que Bill soit précisément aussi inconnu qu'il l'avait toujours été, non enchaîné au génie, et l'ancien attelage toujours solide. De cette façon il serait capable de

Achevé d'imprimer en mai 2013 sur les presses de l'imprimerie Corlet
à Condé-sur-Noireau (Calvados), pour le compte des Éditions Autrement,
77 rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris.
Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.
Dépôt légal : août 2013. N° d'édition : L.69ELFN000357.N001.
ISBN 978-2-7467-3681-8.
Imprimé en France.

Extrait de la publication

autrement

Littératures - Roman

« Scott était stupéfiant – aussi beau à entendre qu'à voir. Bill, d'un autre côté, eh bien, on l'entendait avancer à tâtons. On voyait, en tout cas, la façon dont cela le troublait, la façon dont il se courbait en deux sur le piano, sa tête touchant presque les notes, ses doigts semblables à des tiges de saule se laissant traîner dans le courant. »

Bill, jeune pianiste dont la célébrité commence à dépasser la scène new-yorkaise, est dévasté par la mort de son bassiste, Scott. Ses pas l'entraînent la nuit vers Harlem et ses tentations. Son frère, ses parents tentent de le protéger de cette dérive. Mais c'est comme s'il ne voulait plus qu'on l'aide. Il ne leur reste qu'à veiller sur lui. Inspiré de la vie de Bill Evans (1929-1980), *Intermède* bouleverse par sa vision romanesque d'une rare intensité. Owen Martell s'y impose avec une force littéraire exceptionnelle.

Né en 1976, **Owen Martell** a grandi à Pontneddfechan, au Pays de Galles. Il a obtenu le Wales Book of the Year Award pour son premier roman, écrit en gallois. *Intermède*, écrit en anglais, a fait de lui l'un des jeunes auteurs britanniques les plus remarqués. Il vit en France.

Traduit de l'anglais (Pays de Galles) par Robert Davreu.

Illustration de couverture :
© Giuseppe Pino/Contrasto-rea
Imprimé et broché en France
–
Retrouvez toute notre actualité sur
www.autrement.com
et rejoignez-nous sur **Facebook**

Extrait de la publication

Conception graphique : Studio Autrement.